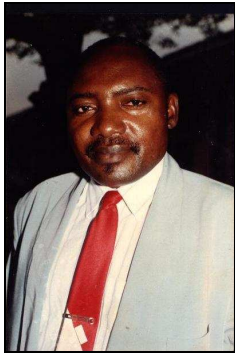


LISIÈRES SCRIPTURALES DE L'AMOUR DANS *LISIÈRES ENCHANTÉES*
DE MARIE JULIE NGUETSE

Par

Gabriel DEEH SEGALLO



« ...Il faut accepter les déceptions passagères, mais conserver l'espoir pour l'éternité. La véritable grandeur d'un homme ne se mesure pas à des moments où il est à son aise, mais lorsqu'il traverse une période de controverses et de défis... »

Marthin Luther King,

On peut affirmer sans erreur que le seul thème qui hante Marie Julie Nguetse dans toute son œuvre écrite jusqu'ici, c'est l'amour. Que ce soit dans *D'Amour et de flèches* où les flèches de l'amour transpercent le cœur blessé par lui, ou dans *Graine de sang* où le sang versé par lui pousse et engendre d'autres amours, ou dans *Le péché des agneaux* qui rapproche l'homme ordinaire de son humaine condition : l'amour, Marie Julie Nguetse n'en démord pas dans *Lisières enchantées* pour lesquelles sa trilogie romanesque se pose en avant-dire, en mets d'entrée introductif idéal à un grand festin scriptural bien orchestré.

En effet, d'amour noble, charnel, chaleureux et vivace, il devient paranormal, mystique, évanescent et même platonique dans *Lisières enchantées*, suivant un parcours pour le moins sinueux et tumultueux. Pour l'auteur, la poésie est le seul genre qui se prête le mieux pour rentrer dans la relation de l'Homme avec lui-même, relation verticale, contact avec le destin, avec Dieu. Est-ce pourquoi Nguetse a préféré l'amour vu seulement de ces lisières ? Ce parcours rude, sulfureux et peu convivial se trouve dans cette poésie doublée d'une prosodie poétique cousue de bon fil par la poétesse au piège des muses nourrie.

Ce parcours bien qu'austère et enchanteur suit pourtant une progression évidente, simple et enlevée, au fur et à mesure que le poème tend vers son climax. Ainsi la poétesse commence-t-elle son épanchement par des diptyques. Ces diptyques créent l'excitation et aiguissent l'attention, sinon l'adhésion du lecteur, pour l'entraîner de manière suave et progressive vers les sommets de l'extase où le mène la poétesse. On peut ainsi compter quatorze diptyques clairsemant le poème et l'arrosant de leur berceuse qui, d'emblée et d'entrée de jeu, prennent le lecteur lui aussi en otage dans cette quadrature du cercle :

Le temps d'une foudre qui
Le temps d'une éclipse qui (p.14)

Je pleure des larmes
Je pleure le cri

J'entends mon cri
J'entends des tirs (p. 15)

Oh doux Seigneur
Oh doux Seigneur (p. 16)

Ordonne que sorte
Ordonne oh mon Dieu

Car toi seul mon Dieu
Car toi seul mon Dieu (p. 18)

Et voici que Christ
.....
Et voici que l'ombre (p. 19)

*Et tu pleures mon Amour
Et tu pleures bien heureux*

*Et toi qui vivant
Et toi qui vainqueur (p. 20)*

*Afin que la vie
Afin que souris [sic] (p. 30)*

*Comme un bateau blanc ivre
Comme un avion de chasse (p. 45)*

*Pourtant il faut bien en finir
Pourtant il faut en finir*

*Viens Amant que je te conduise sur les rives du lac sacré
Viens Amour partant que je te conduise à l'orée du temps (p. 51)*

*Dis Grande-Amie que sont mes amis devenus
Dis Amour-chérie que sont mes rêves devenus (p. 58)*

Bien que le poème soit en prose, le rythme y est créé et entretenu par ces anaphores dont raffole l'auteur, et qui maintiennent le lecteur dans une mystique musicale qui ne dit pas son nom mais qui l'enchanté lui aussi, bien avant qu'il n'atteigne les lisières entre l'amour réel, palpable, chaleureux et l'amour idéal, platonique, voire chimérique qui, « le temps d'une éclipse » (p. 14), fait que « tu pleures bien heureux » (p. 20), « afin que la vie » (p. 30), « comme un bateau ivre [...] / Comme un bateau de chasse » (p. 45), fasse ce « que sont mes rêves devenus » (p. 58). On est bien loin de l'amour d'un personnage de roman.

Ce rythme enchanteur et enchanté inspiré par son « doux Seigneur » (p. 16), son Dieu (p. 18), Christ (p. 19), de suave qu'il est au départ prend de l'allure et devient d'abord syncopé avec l'apparition des triptyques que la poétesse appelle à son secours, pour varier ledit rythme, enlever la rythmique, et saccader le mouvement, afin que le lecteur qui pouvait s'assoupir reste éveillé. Le chemin où la poétesse le mène n'est ni aisé ni même proche. Ainsi trouve-t-on six triptyques qui ponctuent le poème et font haleter le lecteur amoureux de l'amour qui l'extasie et le revigore jusqu'aux lisières évanescences où le destin le conduit :

*Tu es là pourtant Grand
Tu es là pourtant Prince
Tu es là pourtant Amour (p. 17)*

*Et ce diamant
Et ce soupçon
Et ce miroir (p. 19)*

*Comme un téméraire marin
Comme un valeureux soldat
Comme un bienheureux archange (p. 31)*

*Accourus de toutes parts
Accourus cheveux épars
Accourus traînant guitare*

*Laissez-nous passer
Laissez-nous passer
Laissez- passer l'homme (p.49)*

*Et j'ai encore beaucoup à faire
J'ai encore à sourire ton sourire
J'ai encore à lever haut le bras (p. 59)*

Le premier triptyque au nombre de pieds pair, chose rare dans ce long poème, fait figure de mouvement femelle unique dans cette improvisation de l'héraut masochiste au rythme mâle, tel que le crée la poétesse. Ce beau « Prince » (p. 17), « ce diamant » (p. 19), « ce téméraire marin [...], valeureux soldat [...], bienheureux archange » (p. 31) veut seulement laisser « passer l'homme » (p. 49), cet homme qui a « encore beaucoup à faire » (p. 59). En effet, est-il si facile de rapprocher les hommes de Dieu leur Créateur qui leur a donné l'injonction de s'aimer les uns les autres dans ce bas monde où les égoïsmes, les haines, les noirs cœurs des uns et des autres ont tôt fait de les éloigner de leur seule et unique voie de salut ?

Pour y parvenir, la poétesse appuie sur l'embrayage et passe sans transition à la vitesse supérieure. Le rythme précédent, tout syncopé qu'il était, prend un coup de fouet et devient pianissimo, avec l'introduction des quartets. Leur parité est suppléée par l'imparité de leur nombre de pieds seulement mis à mal dans le troisième et quatrième quartet. Au nombre de six eux aussi, ils font en effet de leurs troisième et cinquième quartets les femelles qui donnent l'envie aux mâles qui, eux, ouvrent et ferment la série. On n'est plus loin de la rive, du thème embrayeur qui fait de ce poème d'amour un hymne à l'amour, amour de l'homme, amour de la musique, amour de l'amour, tel qu'il se voit exprimé ci-après :

*Et le verbe
Et le vent
Et nos cœurs
Et le passé*

*Et l'attente
Et l'envie
Et la fièvre
Et la promesse (p. 13)*

*Et le cœur qui à minuit
Et le feu des encens
Et le trémoussement
Et les ondes orphiques (p. 16)*

*Et tu es là beau héros
Et tu es là heureux mortel
Et tu es là Amoureux
Et tu es là ondulant (p. 24)*

*Et il tombe du ciel
Et le ciel et la terre
Et la terre à qui se
Et la terre humiliée (p. 45)*

*Je remonterai le fleuve
Je te reconnaitrai sur
Je m'enivrerai de tes
Je ne t'oublierai point car (p. 47)*

Le lecteur proche de s'essouffler entre cependant en transe. « Heureux mortel » (p. 24) qui « tombe du ciel » (p. 45) sur « la terre humiliée » (p. 45) par « le trémoussement » de « ces ondes orphiques » (p. 16), il entre dans « l'attente, l'envie, la fièvre et la promesse » (p. 13) à lui faite par son Seigneur. Lui, ce « bien heureux mortel » et « Amoureux ondulant » (p. 24) n'est sûrement plus très éloigné des lisières enchantées où il fera la rencontre de l'être aimé en présence de son Créateur, et où il aura la chance de devenir lui aussi immortel, comme son Dieu. La musique comme l'amour en effet ne rend-elle pas l'homme immortel ?

Cette immortalité qui n'est pas à la portée du premier venu pousse l'auteur à changer de vitesse une fois de plus. Elle entre en quatrième vitesse avec ses deux quintets époustouflants et haletants ; bien que bientôt au bout du rouleau, le lecteur doit maintenir le cap et scander de très

longues et lourdes stances qui disent d'elles-mêmes la distance déjà parcourue et la position de l'apogée. Car si l'amour est essentiel pour la vie, la survie et même le salut de l'homme, il n'est ni une panacée ni un don gratuit qu'on doit avoir sans effort, c'est-à-dire triompher sans gloire. L'homme doit le conquérir malgré les épines qui l'entourent :

*C'est la terre qui tremble et fond
C'est le volcan qui se déchaîne et crache
C'est le ciel qui s'embrace et brûle
C'est la mer qui se déchaîne et crée
C'est un soupir de femme qui écrase (p. 44)*

*Et le silence et le chant et le rythme et le verbe
Et les larmes du ciel et les sanglots de la terre
Et la rage de la mer et la colère de l'ouragan
Et le frémissement des arbres et le déluge de feu
Et mon silence à moi et mon silence de pierre (p. 50)*

Par conséquent, ce ne sera qu'à ce prix que l'on pourra s'écrier même à tue-tête hurrah « *Et à nous la vie et à nous l'amour qui se frise sur les âges [...] Du moment où tu as plongé dans les mythiques eaux / Qui noyant tes errances et la pensée mutilée de l'homme / Ont ouvert tes yeux à l'Écriture scripturale des cosmogonies* » (p. 25). En dépit du fait que le destin domine le poème dans toute son étendue, la poétesse ne cesse de chanter l'amour, viatique, adjuvant et nutriment essentiel de l'homme. Le couple amoureux du poème, à regarder de près, n'est que le cliché du monde qu'elle tend aux yeux de l'homme pour l'enticher, le convoiter et le guider.

C'est alors que, loin du quotidien, de la géhenne habituelle, de l'ennui éternel qui a toujours maintenu l'homme prisonnier de la vie, de sa mauvaise vie, « *Il faut vivre comme eux les élus de la terre* », (p. 30), « *Et ensemble nous allons faire pleurer le temps* » (p. 40), « *Pour au nom de l'Amour bâtir l'immuable pont de verre entre ici et là* » (p. 58). Car si l'homme aspire aux délices d'en-haut, il ne dédaigne cependant pas la terre qui reste son berceau, et à partir de laquelle il mène tous ses combats, comme un fœtus attaché et retenu en permanence par son cordon ombilical à sa mère nourricière. Sont-ce ses limites ou juste ses capacités ?

*Debout terre et mer
Debout et silence
Debout et paix
Et moi-même debout et mon immobilisme glacial
Et moi-même debout et ma peur et ma solitude et mon désarroi
Et moi-même debout fixant de mon regard froid (p. 52)*

L'unique sextet du poème tente d'exorciser cette situation, ce combat, ce grand défi, puisque c'est de cela qu'il s'agit : « *lever haut le bras pour gratter la porte des cieux et enfin cueillir / Sous ordre des Dieux et sous ton fier regard la fabuleuse Étoile de notre destinée* » (p. 59). L'homme meurt ainsi debout. Il meurt immortel aux lisières enchantées où l'amour le tient prisonnier de son destin, « debout » trois fois et sans avoir froid aux yeux, rivé sur le seul itinéraire qui reste le sien : traverser les lisières enchantées et « *briser à coup d'Amour et de Flèches le miroir de l'au-delà* » (p. 58), pour cueillir l'amour qu'il fera germer dans le cœur de l'homme.

Gabriel DEEH SEGALLO,
Écrivain, musicien, poète.
e-mail : gabriel_deeh@yahoo.fr